

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 3 (2001)

Artikel: Prétouristes en route pour le paradis
Autor: Gremaud, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Né à Bulle en 1941, Michel Gremaud, imprimeur, puis journaliste, a été rédacteur en chef de «La Gruyère» de 1979 à 1996. Il a publié des ouvrages sur la Gruyère, puis «Colin l'armailli - Le regain» (1999) consacré à Pierre Sciobéret et «Nouveau monde simple course» (1999) sur les paysans émigrés au Canada. En 1999, ses photographies ont illustré l'exposition «Graffitis de chalets» au Musée gruérien.

PRÉTOURISTES EN ROUTE POUR LE PARADIS

Touristes les croisés, touristes les pèlerins médiévaux? «Prétouristes», dira-t-on: l'anglais «tourism» n'est francisé que depuis 1841. Et le voyage touristique comporte en principe une plaisance: l'agrément fut accessoire dans les Croisades (à moins que les pillages et autres privautés...) et dans les anciens pèlerinages. Pourtant on peut voir dans le tourisme le fils laïc du pèlerinage qui impliquait déjà, pour les «organiseurs», divers profits. Comme le prouve l'aventure d'un drôle de touriste du XVII^e siècle, «l'esclave Judet» de Bulle, et celle de son clone et concurrent révérend à Broc, le «captif des Marches».

Jamais on ne voyage que pour trouver un paradis, terrestre ou céleste. Et que la quête soit terre-à-terre ou mystique, tout voyage a un prix. Le nanti puissant construit une cathédrale et nourrit l'ouvrier qui paie de sa personne. Ainsi marchent les affaires depuis que l'homme remue, en quête de richesses d'ici-bas et de promesses d'au-delà. Vendre comptant un lendemain post mortem de félicité perpétuelle, voilà l'offre nec plus ultra.

Les anciens Chinois embarquèrent vers un éden, les Iles des Immortels. Illusion! Le bon guide montre qu'un vrai voyage s'accomplit en soi-même, la course terrestre étant vaine fuite de soi. Ainsi dans toutes les civilisations: sage voie vers l'Axe du monde bouddhique; pharaon momifié muni de viatiques pour voguer vers l'Au-delà; quête éperdue de la Terre promise; pèlerinages vers Jérusalem ou La Mecque, Rome ou le Gange.

Et pour qui n'ose ou ne peut voyager loin, si proches Dames gruériennes de Compassion et des Marches, pèlerinages gruériens sans phénomènes préternaturels. Il faut chercher généralement plus près de la Méditerranée les Vierges qui pleurent, saignent ou donnent du lait, en France la majorité des Vierges noires: plus de deux cents. Dans toute l'Europe du sud et de l'est les milliers de lieux sanctifiés où la foi continue de déplacer les montagnes rationnelles: miracle!

Mais rien ne presse, au XX^e siècle moins que jamais. Sans souci du dernier voyage, on pèlerine aux vacances payées. Pour sa santé au bord de mer, comme les Romains allaient aux thermes. Pour communier aux messes culturelles des festivals et des méga-concerts «culte». Pour s'éclater ensemble autour des terrains de sport. Lieux d'autres miracles escomptés et d'autres ferveurs, quoique.

Pas besoin de foi charbonnière ou de pénitence ordonnée pour décider en l'an 2000 de prendre les chemins de Compostelle où convergera le flot. Les jeunes eux-mêmes redécouvrent les vertus fusionnelles du pèlerinage à Rome. Et l'industrie touristique fait plus que jamais son beurre: il faut bien s'équiper pour partir, manger et dormir au long de la route. Loin de la routine.

L'hôpital avant la chapelle

Vers 1195, le comte Rodolphe de Gruyère cède à Roger, prince-évêque de Lausanne, ses droits sur Bulle, jusqu'à la Trême. De 1230 à 1239, saint Boniface fait ériger les murs de Bulle. L'évêque de Lausanne François de Montfaucon dote la petite cité d'un hôpital achevé vers 1350. L'acte de fondation de la maison de charité, sise sur le lieu actuel de Notre-Dame de Compassion, réserve douze lits à l'évêque et à sa suite en séjour (d'agrément?) dans la ville fortifiée.

Dès 1350, les nobles et bourgeois de Bulle demandent l'annexion d'une chapelle à l'hôpital, ce qui fut fait à une date inconnue. En 1447, le premier grand incendie de la ville détruit l'hôpital et la chapelle (placée dès l'origine sous le vocable de Notre-Dame de Pitié, ou de Compassion). Le tout est bientôt relevé. Mais comme ailleurs à l'époque, la conduite des recteurs de la chapelle, nommés dès 1550 par la bourgeoisie de Bulle, se relâche fâcheusement. La nef sert de remise lorsqu'arrive en 1641 dom Claude Mossu, originaire de Charmey, auparavant supérieur de la maison de l'ordre de l'Oratoire à Salins, en Bourgogne. Dom Mossu, maître des lieux dès 1649 après des années de chicanes cléricales, établit la haute réputation du pèlerinage. L'essor et la prospérité de Bulle lui sont largement redevables, maintes sources l'admettent.

De Franche-Comté où dom Mossu a ses relais, de Savoie et de toute la Suisse occidentale, les pèlerins affluent. Etablis dès 1665 dans l'ancien hôpital, les capucins poursuivent son œuvre. Le frère lai Balthasar, venu d'Alsace, grave sur cuivre vers 1700 «LA VRAIE EFFIGIE DE LIMAGE MIRACV-LEVSE DE NOSTRE DAME DE COMPASSION DE BULLE». Et le maître-autel actuel est sculpté de 1690 à 1692 par le Bullois Pierre Ardieu.

En 1743, l'évêque de Lausanne Claude Antoine rappelle par voie d'affiche «Qu'ès Dimanches aucune vente, aucun achapt ne peut se faire ni en public, ni en particulier sans transgresser le Precepte.»
Exception: «Par rapport au concours de dévotion à Nôtre Dame de Compassion à Bulle ès jours de Fêtes d'Obligation, il sera permis d'y vendre aux externes allans & venans ce qui leur sera nécessaire sans distinction.» Exception «touristique» comme aujourd'hui?

Un notaire de Château-d'Œx est critiqué dans le «Livre des miracles de Bulle» pour avoir écrit qu'une femme possédée pourrait l'avoir été du fait de son mari jaloux ou d'un sorcier de Rougemont: «Nous n'avons pas trouvé de telles absurdités chez les notaires catholiques!»

(COLLAUD, Séraphin: *Précis historique sur la chapelle et le pèlerinage de Notre-Dame de Compassion*, 1865.

Manuscrit, archives du couvent de Bulle)

Sa magnificence accroît l'affluence. Outre les pèlerins venus de loin, les paroisses de la région processionnent vers Bulle, pèlerinage des plus fréquentés de Suisse. On compte «plus de 1800 pèlerins pendant les jours de grande dévotion»¹ avant le gros déclin des années 1790, à cause des idées révolutionnaires françaises qui sonnent aussi le glas de l'Ancien Régime. Pour un regain de miracles, il faut attendre la République chrétienne fribourgeoise.

La plupart des «grâces et faveurs» obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Compassion datent des années de dom Mossu, moins des premières des capucins: 455 «miracles» sont répertoriés en peu de temps. Le «vin béni» vendu sur place fait dit-on merveille. Quelque 600 actes notariés certifient que muets, sourds, malades des yeux, cancéreux, aliénés mentaux et estropiés ont été guéris. L'invocation de Notre-Dame réduit les couches laborieuses et les conséquences d'accidents, incendies et fléaux touchant cultures et bestiaux. Nombre d'ex-voto en témoignent, sous forme de tableaux naïfs. C'est compter sans les bienfaits spirituels dus aux indulgences accordées par les papes, nonces et évêques, gagnés dans la chapelle.

Des «touristes» enchaînés

Naguère, parmi les ex-voto placés dans la nef de Notre-Dame de Compassion, l'un intriguait spécialement: une lourde chaîne avec deux anneaux. Des versions contradictoires couraient sur leur origine. Plus, une autre chaîne semblable était suspendue dans la chapelle des Marches, à Broc, auprès d'une Vierge également réputée miraculeuse. Or les deux chaînes ont été dérobées, celle de Bulle dans les années 1970 probablement, celle de Broc en 1996.

La plupart des ex-voto de Bulle ont été retirés lors de la restauration de la chapelle, en 1984. Certains sont déposés au Musée gruérien, quelques-uns scellés dans la nef, d'autres placés en lieu sûr au couvent. Outre la fameuse chaîne, le tableautin où elle figurait a été volé également avant cette restauration. On en conserve pourtant une photographie.

Le déserteur Judet...

Pourquoi cette chaîne scellée dans la chapelle? Le P. Apollinaire Dellion², capucin féru d'histoire, écrit en 1884: «Ce sont celles de Jean-Antoine Judet, de Bulle, esclave à Alger; il était fils de Pierre-Joseph Judet, et au service du roi de France, dans le régiment de Sonnenberg, compagnie de M. de Reynold. Il abandonna son régiment et prit la fuite, on ne sait dans

¹ COLLAUD, Séraphin O.M.C., *Précis historique sur la chapelle et le pèlerinage de Notre-Dame de Compassion*, 1865 (manuscrit, archives du couvent de Bulle).

² DELLION, Apollinaire: *Dictionnaire historique, statistique des paroisses catholiques du canton de Fribourg*, 1884-1902, 12 vol.

quelles circonstances; il fut arrêté, réduit en esclavage et emmené à Alger par un vaisseau turc. Il y était depuis plusieurs années lorsque le Général des Pères Trinitaires, en 1765, écrivit au Conseil de Fribourg pour lui exposer sa triste position (...). Le prix de la rançon était de 4000 liv. (6000 fr.) et les Pères de la Trinité en offraient la moitié. On fit des quêtes dans les baillages de Gruyère, de Bulle, etc., on recueillit l'argent des fondations de la confrérie établie dans plusieurs paroisses. Judet fut racheté et délivré vers 1767; en 1770, à sa demande, la peine encourue par la désertion lui est remise. Judet a fait suspendre les chaînes qu'il a portées à Alger, dans la chapelle de Notre-Dame, en action de grâce de sa délivrance.»

Les archives paroissiales de Bulle mentionnent Jean-Antoine Judet, né le 13 juillet 1742. Aux Archives cantonales, à Fribourg, il est cité parmi les recrues du Régiment de Reding, compagnie de Reynold, en 1758. On retrouve sa trace en 1780 dans une lettre du bailli de Bulle Amman de Macconnens qui le recommande à Messieurs de Fribourg pour un emploi d'huissier-messager, en soulignant un mérite: il fut prisonnier à Alger «während 4 Jahren». Enfin, le 29 octobre 1792, Jean-Antoine Judet, «ancien messenger de Bulle et Fribourg», est enterré à Bulle. C'est bien notre homme, mort à 50 ans.

...l'évadé meurtrier Savoy...

Pourtant un prédécesseur du P. Apollinaire le nie. Dans son livre manuscrit de 1865, le P. Séraphin Collaud parle à propos de Judet d'une simple «tradition populaire». Sa délivrance d'Alger, écrit-il, «nous paraît très-sujette à caution et même fabriquée à plaisir, calquée sur ce fait dont nous reproduisons textuellement l'acte notarié»: «Jacques Savoy, de la Grandriva, paroisse d'Evian, en Savoye, estant soldat dragon au service de Son Altesse le Duc de Savoye, et estant en colère tua son hoste nommé Claude Peset de Thauninges dans le Faucigny. [Il] fut mis en prison et condamné à mourir le premier vendredi du mois de mai. Il se voua de tout son cœur et son ame à la Nostre-Dame-de-Compassion et lui promit un voyage à Bulloz, s'il pouvait se sauver pour la conserve de l'honneur de sa famille. Le jeudi donc auparavant l'exécution l'homme et la femme qui le soignaient lui ayant portez a manger et demandez s'il avait appétit et estant entrez dans la prison pour y faire le lit, il sortit et les ferma dedans la prison. Il vint dans un grand jardin où il jeta les clefs de la prison dans un buisson. Il trouva la porte pour sortir fermer avec un gros verrouil lequel il fit sauter avec une grosse pierre, et alors sauta bas d'une muraille de 12 pieds sans se faire mal, lequel estant hors de danger vint accomplir son vœu

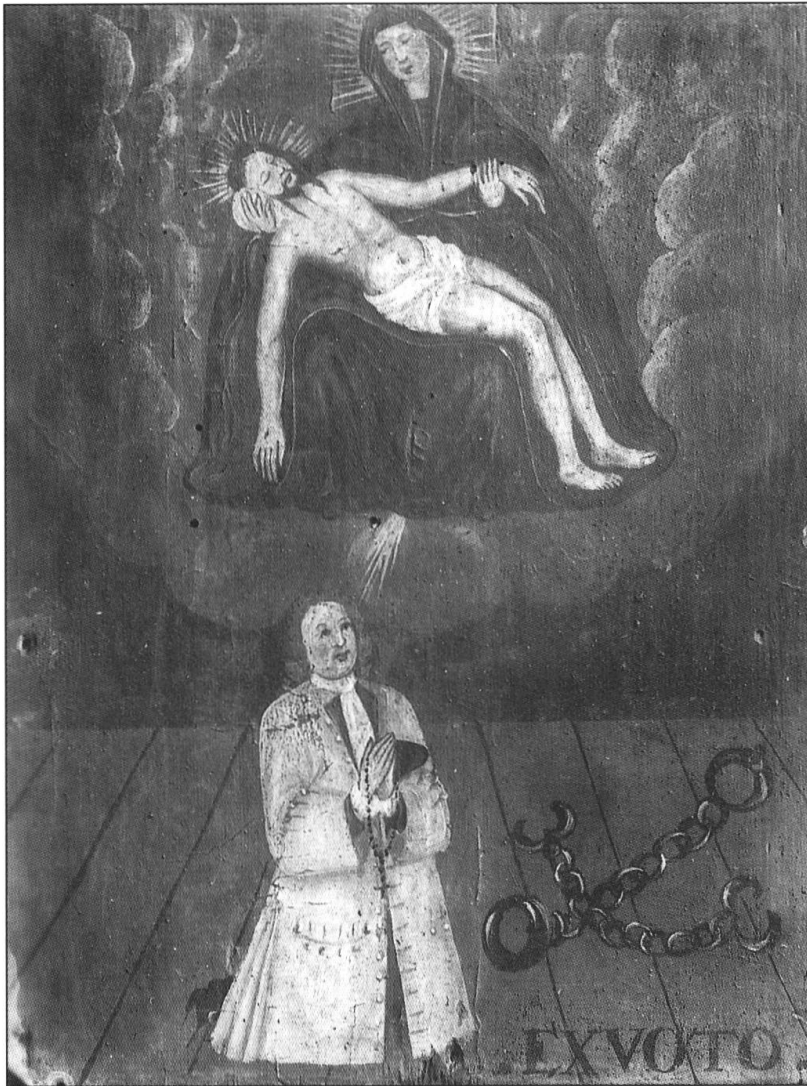
En 1775, l'évêque Joseph-Nicolas de Montenach interdit les pèlerinages paroissiaux.

A la piété passée, déplore un mandement épiscopal, se sont substitués «un air de dissipation, une démangeaison de marcher en confusion, une fureur de jaser (...); quand nous réfléchissons sur ces chicanes, ces batteries, ces ivrogneries, sur ces actes de dissolution & de débauche, qui ont été si souvent les suites de vos Processions (...)\», écrit l'évêque, il paraît «moralement impossible de guérir un mal aussi invétéré, qu'en coupant sa racine».

En Gruyère, la décision attise la grogne populaire déjà croissante depuis la suppression de maintes fêtes.

De l'eau au moulin du rebelle Chenaux dont la révolte éclatera en 1781.

3 COTTIER, Athanase: *La chapelle de Notre-Dame de Compassion et le Couvent des Pères Capucins de Bulle*, Impr. Paradis, Ingenbohl, 1915.



L'ex-voto qui accompagnait la chaîne de Bulle, dérobé.

dans la chapelle de Notre-Dame de Bulloz le 14 mai 1689. (Signé) Glasson notarius.»

Le P. Séraphin conclut: «Les circonstances dont on parait le narré de l'évasion de Judet l'esclave, comme on l'appelait vulgairement, se trouvent parfaitement consignées dans cet acte de beaucoup antérieur au fait attribué à Judet, si fait il y a jamais eu, relativement à lui.»

Le P. Séraphin se trompait sans doute. On est en 1865 quand il note que Judet est «mort seulement depuis quelques années» (largement centenaire s'il s'agissait de lui!). En fait, c'est en pleine «révolution Chenaux» que Judet fut messenger de Leurs Excellences, dès 1780. Il se peut qu'il ait porté à Fribourg l'annonce de la marche du Gruérien Chenaux sur Fribourg, en 1781, arrêtée à Posieux par le meurtre du rebelle. Dont la tête exposée sur les murs de Fribourg fut enlevée par un capucin de Bulle,

le P. Abondantius Vallélian originaire de La Tour-de-Trême comme Chenaux, et enterrée sous le clocher de l'ancienne église de La Tour. Un capucin gruérien était d'abord un Gruérien capucin, qui pouvait ne pas avoir le messenger Judet de l'opresseur en odeur de sainteté. D'où le «tourisme» macabre du chef de Chenaux.

...ou le dément enragé?

Retour aux origines. Dans un opuscule de 1915, le P. Athanase Cottier de Bellegarde³, alors gardien du couvent de Bulle, cite le manuscrit-journal de l'année 1659, trente ans avant l'histoire du Savoisien: «Un homme Bourgongnon, âgé de 28 ans, fut l'espace d'environ cinq ans enchaîné pieds & mains. Etant hors de sens et comme enragé, il mordait, frappait et se jetait en bas. Plusieurs prêtres le visitèrent, toujours incapable de confesse ni communier. En le détachant pour l'amener ici, il mordit

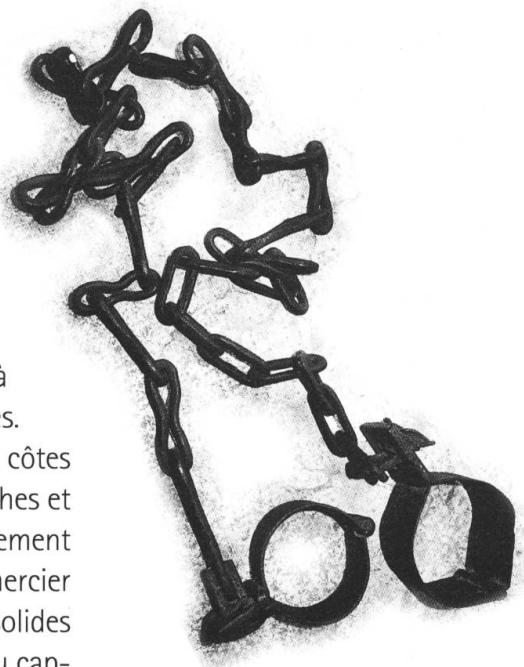
un homme par la poitrine: quatre de ses parents ou amis l'amènèrent ici à Notre-Dame, la chaîne au bras. Etant arrivé il se trouva mieux et fut changé, se confessa au R.P. Mossu (...) Il fut trois jours ici doux comme un mouton. Lui-même offrit sur l'autel sa chaîne et menottes de fer (...)» «Nous sommes ainsi définitivement fixés sur ce fait, sur lequel la tradition populaire rapportait des choses absolument contradictoires», conclut le P. Athanase. «Définitivement»?

Un Espagnol aux Marches

Curieusement, l'autre grand sanctuaire marial gruérien, Notre-Dame des Marches, possède un ex-voto daté de 1678, naguère accompagné de chaînes lui aussi. Et dans le *Livre des miracles* des Marches, on découvre un singulier méli-mélo de traditions. Citons ce registre, de la main de l'abbé Firmin Seydoux, recteur des Marches de 1961 à 1972:

«En 1675 déjà, une guérison signalée eut lieu dans ce modeste sanctuaire. Des chaînes sont suspendues à un tableau, dans la chapelle. La peinture représente un personnage et sa famille remerciant Notre-Dame des Marches d'une guérison obtenue par elle. Ce personnage tient entre ses mains "des chaînes". Au bas du tableau se trouve l'inscription suivante: *Vovit et sanitatem accepit Anno 16* (le reste du millésime est laissé en blanc). *Vovit*, c'est celui qui tient les chaînes (sic). Ce malade se sera fait apporter les chaînes qui se trouvent dans la chapelle; on les aura appliquées sur son corps, comme on l'a vu faire dans d'autres circonstances analogues avec les reliques des saints et autres objets de dévotion. La foi en Notre-Dame des Marches, qui avait délivré le captif, dont les chaînes sont déposées dans ce modeste oratoire, lui aura rendu la santé. Cette guérison se fit en 1678. Les chaînes se trouvaient déjà à la chapelle. Chacun connaît la tradition du Captif des Marches.

«Un Espagnol, pris sur les côtes de l'Algérie par des pirates, vit en songe la Chapelle des Marches et se voua à la Vierge du sanctuaire que sa vision lui avait si clairement montrée. De plus, il promet, s'il recouvrait la liberté, d'aller remercier Marie dans ce lieu béni. Bientôt, sa barque retenue par de solides liens à celles des ravisseurs se détache et s'éloigne: les fers du captif s'ouvrent. Il aborde à Marseille, puis commence les pénibles recherches dont la miraculeuse délivrance lui fait un devoir. Il visite successivement en France toutes les chapelles dédiées à la Sainte-Vierge, continue son pèlerinage dans d'autres contrées, sans reconnaître nulle part l'humble sanctuaire qui lui était apparu.



La chaîne dite de l'esclave Judet, retrouvée le 1^{er} décembre 2000 parmi les archives du couvent de Notre-Dame de Compassion.

Dans un ouvrage publié à Fribourg en 1928, «Pèlerinages fribourgeois», le doyen Adolphe Magnin en recense quarante-deux, dont dix-huit dans les trois districts du Sud fribourgeois:

Notre-Dame du Portail à Romont, N.D. des Grâces (ou du Bois) à Villarimboud, N.D. des Champs à Chapelle, N.D. de l'Épine à Berlens, N.D. de Compassion à Bulle, N.D. de l'Ermitage à Albeuve, les chapelles de la Sainte Vierge à Charmey, N.D. du Dâ à Estavannens, N.D. de l'Evi à Neirivue, N.D. de Compassion à la chapelle de la Daudaz et N.D. de Lorette à l'église paroissiale de Grandvillard, N.D. de Compassion à La Roche, N.D. des Neiges à Lessoc, N.D. des Marches à Broc, N.D. de la Verguenaz à Vaulruz, N.D. Auxiliatrice à Villars-sous-Mont, N.D. du Bon Conseil à Attalens, N.D. du Niremout à Semsales, N.D. du Sacré-Cœur à la chapelle du Scex à Châtel-Saint-Denis.

»Après de longues fatigues, il est assez heureux de retrouver en Suisse, à Broc, le but désiré. Arrivé aux Marches, il y suspend comme gage de sa reconnaissance, les chaînes qu'il avait conservées. Un peu plus haut que la chapelle, au bord de la fontaine des Marches, il bâtit une cabane où il finit ses jours.»

Le scripteur transcrit le récit qui figure dans les livrets édités dès 1871 à Fribourg, dus au prieur A. Badoud. Avec l'erreur de traduction du texte inscrit au bas du tableau: «Vovit Et sanitatem accepit Anno 1678.» Pour les copistes, petits latinistes, «Vovit» serait le nom du miraculé. En réalité, c'est simplement «celui qui a fait le vœu».

Deux chaînes, moult versions

Les chaînes de Bulle entravèrent-elles un nommé Bourgongnon (ou simplement bourguignon?), malade mental apparemment, guéri en 1659? Furent-elles celles du Savoisien Jacques Savoy, meurtrier et néanmoins dévot, saute-muraille acrobate évadé avec ses chaînes puisqu'il les aurait apportées à Nostre-Dame de Bulloz en 1689? Ou bien celles du déserteur Judet à qui les Maures d'Alger auraient fait le gracieux cadeau-souvenir des chaînes appendues vers 1767 près de l'autel de saint Antoine?

Et quid des chaînes des Marches apportées dans la chapelle, selon la tradition locale, par un Espagnol également captif de pirates du côté d'Alger? Elles y figuraient déjà en 1675 paraît-il, et devinrent miraculeuses à leur tour: apposées sur un malade cette année-là, elles induisent sa guérison. Elles seraient donc contemporaines des chaînes «primitives» de Bulle.

Bref, les histoires de prisonniers libérés par miracle ont fait florès. Les périls des grands chemins et des voies maritimes frappaient les imaginations. Enlèvements et demandes de rançon abondaient. De là à attribuer quelques délivrances à Notre-Dame de Compassion ou des Marches, quitte à broder sur le thème selon la religiosité du temps, il n'y avait qu'un pas. Et l'on a repeint l'histoire, à tous les sens du terme. Aux Marches, sur l'ex-voto du XVII^e, le faussement nommé «Vovit» porte le costume patricien, avec jabot de dentelles et manches empesées. Un vitrail de Cingria, réalisé par Beretta en 1945, illustre le paiement de la rançon aux Maures d'Alger... et la libération de Judet. Logique: dans les livrets édités postérieurement, le recteur Firmin Seydoux affirme que la chaîne des Marches est celle du miraculé de Bulle! Judet l'aurait-il partagée? Mais alors, à quelle Vierge dut-il sa

libération? Et la chaîne peinte aux mains du prétendu «Vovit», un siècle plus tôt? Autant essayer de passer les forgerons à la question.

Deux chaînes, cinq histoires joliment imbriquées. Une Vierge gruérienne voulut-elle apparaître en songe à un meurtrier étranger? Combien d'années fallut-il à l'Espagnol, après avoir traversé la Méditerranée à bord d'une simple «barque», pour faire du tourisme pedibus dans toutes les chapelles mariales de France et de Navarre, avant d'aboutir aux Marches et d'y reconnaître enfin la «bonne» madone?...

Troublantes énigmes, et ce n'est pas tout. Il y avait une chaîne exposée à Bulle, dérobée, puis restituée dit-on par l'impie repentant. De fait, elle figura dans l'exposition consacrée par le Musée gruérien aux trésors de Notre-Dame de Compassion en 1984, cependant que la chapelle restait close pour cause de restauration. Le conservateur Denis Buchs se souvient qu'au musée, les visiteurs adoptaient l'attitude compassée des pèlerins. Pèlerinage et tourisme culturel, même ressort.

Disparue la chaîne de Bulle? Les pères gardiens consultables le pensaient récemment encore. Or le voleur l'a restituée! On l'a dénichée le 1^{er} décembre 2000, dans un recoin du local des archives conventuelles. Avec leurs «menottes»... qui laissent aisément dégager les mains d'un homme. Judet, ou l'Espagnol, ou le Savoisien, ou le Bourguignon devait les porter aux chevilles.

Une autre chaîne à Broc. Avec une seule menotte – va savoir qui a tiré profit de l'autre – qu'une photographie montre bien différente des anneaux de Bulle. Aux Marches, la chaîne a été volée également, pendant la semaine de Pâques 1996.

La clé dans les anciens hôpitaux

Ainsi les zélés gardiens des temples faisaient-ils autrefois marcher les foules pèlerines entre réalité et fiction, légende et pieuse crédulité populaire. La clé de la multiple énigme est peut-être... à l'hôpital, selon le médecin historien Jean Dubas. Bulle et Broc avaient jusqu'au XVII^e siècle leurs maisons d'accueil de malades et de misérables de tout acabit, près des chapelles. Des «fous» agités s'y retrouvaient, qu'on enchaînait. D'où l'hypothèse: il suffisait de se servir sur place et d'accréditer une belle histoire...

Du pré-tourisme au tourisme? Aujourd'hui tant de monastères accueillent des hôtes venus chercher remède aux maux du siècle, juste à côté du cloître. Beau temps pour les pèlerinoperators.